

La gestion de l'eau au Népal



1998-01-23

Lionel Lumb

[Légende : Dipak Gyawali (à gauche) et Ajaya Dixit, à Katmandou.]

Au royaume du Népal, où se trouvent les plus hautes montagnes du monde, il est parfois plus rentable de penser petit. Du moins, c'est ce que prétendent deux ingénieurs pour ce qui est de la gestion de l'eau.

Il faut éliminer l'idée fixe qui prévaut ici où dès qu'on parle d'eau, il est question de projets et selon laquelle tous les projets doivent être des initiatives d'envergure, affirme de la Fondation pour la conservation de l'eau du Népal. Gyawali et son collègue, , se sont donné pour mission de détruire les idées fausses et de convaincre le gouvernement d'examiner tous les moyens d'améliorer la gestion de l'eau avant d'entreprendre de grands projets, coûteux et souvent risqués.

La chasse aux idées fausses

Les conceptions les plus erronées sont souvent les plus tenaces. Celles auxquelles Gyawali et Dixit ont décidé de s'attaquer sont parmi les plus difficiles à détruire : le Népal est un véritable château d'eau alimenté en permanence par les abondantes pluies annuelles; les sources d'approvisionnement en eau sont inépuisables; les grands projets d'aménagement hydraulique sont profitables et créent des emplois; l'application textuelle des principes d'ingénierie (qui mène inévitablement à la construction de barrages et de remblais) est la solution qui s'impose au Népal.

Grâce au financement du Centre de recherches pour le développement international (CRDI), les deux collègues font des levés afin de trouver des solutions de rechange aux grands projets centralisés et d'évaluer dans quelle mesure la gestion locale des ressources en eau permettrait d'assurer de façon plus efficace et écologique l'approvisionnement en eau potable. L'étude portera principalement sur le fleuve Tinau, qui prend sa source dans les collines de Palpa et rejoint la rivière Rapti à Gorakhpur, en Inde, avant de se jeter dans le Gange.

Des coquilles vides

Selon les deux ingénieurs, des études montrent que les méga-projets ont des fins beaucoup plus politiques que pratiques et que, même s'ils semblent prometteurs sur le plan de la création d'emplois, des ouvrages d'irrigation ou de la lutte contre les inondations, ce sont bien souvent des coquilles vides. Gyawali et Dixit prônent plutôt des solutions locales, comme de mini- réservoirs, moins coûteux, qui permettent de conserver l'eau tout en combattant l'érosion ou de petites turbines hydrauliques pour alimenter les maisons et les industries locales. (Près de 80 % des Népalais vivent sans électricité.) L'amélioration de la qualité de vie et des moyens d'existence contribuera sans doute à freiner l'exode des populations rurales vers Katmandou et d'autres villes.

Pour Gyawali et Dixit, la rétention de surface et l'atterrissement sont les principaux problèmes de gestion des eaux au Népal. *Il se trouve qu'au Népal, 80 % des sources d'approvisionnement en eau sont constituées des pluies de mousson et que presque 50 % des précipitations tombent en aussi peu que 15 heures, explique Gyawali. Les bras du fleuve se transforment en de gigantesques chutes d'eau et il devient impossible pour la terre d'absorber la pluie.*

Le fleuve Kosi

Le fleuve Kosi, par exemple, court en pente drue sur une distance de 200 km, du mont Everest jusqu'à Bihar, État indien limitrophe. Le débit fluvial étant à son apogée durant la mousson, le Kosi charrie plus de 25 000 mètres cubes d'eau par seconde, entraînant avec lui des tonnes de limons. L'intensité du débit et l'atterrissement augmentent les risques d'inondations, déjà élevés, dans la région de Bihar.

Au cours de leur étude de la région du Tinau, les chercheurs tenteront d'établir des liens entre les besoins de la population et les ressources en eaux de surface et en eaux souterraines, ou pour reprendre les paroles de Dixit : de déterminer qui utilise quoi. Leur étude portera, par exemple, sur les propriétaires de pompes à eau, l'offre et la demande de ressources en eau, le volume d'eau pompée et utilisée ainsi que sur les répercussions sociales de la répartition des ressources en eau. La Fondation se préoccupe en particulier de la menace que présente pour l'édifice social du Népal la possibilité de conflits résultant du partage inéquitable des ressources en eau, entre ceux qui ont les moyens de se procurer une pompe à eau et ceux qui ne peuvent se le permettre.

La guerre de l'eau

À l'heure actuelle, il se livre une véritable guerre de l'eau à Lucknow (ville du nord de l'Inde), surtout dans les quartiers riches, souligne Gyawali. Les gens prétendent qu'en raison des excessifs dépôts de déblais, la nappe phréatique s'affaisse de 1,5 à 3 mètres par an, si bien que tous doivent creuser un peu plus profondément chaque année. Nous ne voulons pas de guerre de l'eau au Népal, nous ne voulons qu'une judicieuse gestion des ressources en eau, conclut Gyawali.

Lionel Lumb est professeur agrégé à l'École de journalisme et de communication de l'Université Carleton à Ottawa. Il est présentement en congé sabbatique en Asie du Sud. [Photo : Lionel Lumb]

Personnes-ressources:

Dipak Gyawali et Ajaya Dixit, Fondation pour la conservation de l'eau du Népal, BP 2221, Kathmandou, Népal; tél. : 977-1-528111; téléc. : 977-1-524816; courriel : nwcf@wlink.com.np

Des liens à explorer...

[Bihar, en Inde : Zone d'inondation à risques élevés](#), par Lionel Lumb

[L'Égypte rurale en quête d'un environnement durable : Quand la science se marie au savoir traditionnel](#), par Kirsteen MacLeod

[Révolution verte à Tumkur \(Karnataka\), Inde](#), par Deepak Thapa

[Water Management in Africa and the Middle East : Challenges and Opportunities](#) (résumé français)